

Au camp de Kutupalong, des femmes et des enfants attendent leur ration journalière de nourriture.



ROHINGYAS LES SURVIVANTES DE L'ENFER BIRMAN



Dans des conditions
insalubres, chacun
tente de se construire
un abri de fortune.



LEUR PEUPLE EST MASSACRÉ,
VICTIME DES PIRES HORREURS.
MEURTRIES DANS LEUR CORPS
ET DANS LEUR ÂME, LES FEMMES
ROHINGYAS TROUVENT REFUGE
AU BANGLADESH ET TENTENT
DE SE RECONSTRUIRE.

PAR ÉMILIE LOPES PHOTOGRAPHE KAMILA STEPIEN

Fatima vient chercher
des médicaments
à l'hôpital Sadar de
Cox's Bazar pour son
bébé malade.



C'est un vendredi matin du mois d'août comme les autres pour Nassima*. Elle cuisine. Ses enfants sont dans le salon, son mari se prépare à aller travailler. La maison est paisible. Mais, vers 7 heures, des tirs jaillissent et des colonnes de fumée s'échappent des habitations voisines. La famille n'a qu'un seul réflexe : fuir. Le plus vite possible. Le plus loin possible. Nassima n'y arrive pas. Elle voit ses enfants la dépasser, jusqu'à les perdre de vue. Haletante, à bout de forces, elle tente de se cacher derrière les arbres de la jungle qui borde son village, dans l'ouest de la Birmanie. Elle ignore encore que deux soldats l'ont suivie. L'un d'eux l'agrippe, lui frappe l'épaule. Elle hurle, elle pleure. En vain. Ils la violent à tour de rôle. Et repartent, cigarette à la bouche, en chantant. « J'ai honte, j'ai tellement honte. J'ai mal, je me sens coupable. Mon mari ne veut plus me parler. Il ne veut même plus vivre avec moi. Je veux mourir ! À quoi bon vivre après ça ? » Dans l'allée centrale du camp de Kutupalong, au Bangladesh, où elle a trouvé refuge après six jours de marche, Nassima garde la tête baissée, de peur d'affronter les regards. Un voile rose dissimule le haut de son corps meurtri. Son épaule lui fait encore mal. Ses poings sont serrés, de colère et de culpabilité. Elle a 40 ans, mais en paraît dix de plus. Ses yeux noirs sont noyés de larmes. Ils ont vu l'enfer. Comme tant d'autres.

Depuis le 25 août dernier, plus de 600 000 Rohingyas ont fui les violences des militaires. Le gouvernement birman prétend répondre à une « menace terroriste » après l'attaque, par un groupe rebelle rohingya, d'une trentaine de postes de police. Mais les persécutions qui ont suivi s'apparentent à un nettoyage ethnique qui n'a qu'un seul but : les faire quitter le pays. Car les Birmans considèrent les Rohingyas, de confession musulmane dans un pays en grande majorité bouddhiste, comme des migrants illégaux venus du Bangladesh sous la colonisation britannique – dont la Birmanie s'est libérée en 1948. Pour mener à bien l'éradication des membres de cette minorité, il faut les torturer. Les souiller. Les humilier. Les traumatiser. De façon à ce qu'ils ne reviennent jamais. « De nombreuses femmes ont été violées par les soldats birmans. Mais il est impossible de dire combien, beaucoup ont honte d'en parler. Cela reste tabou. Nous avons traité 900 cas, mais nous savons qu'il y en a bien plus », reconnaît Saba Zariv, coordinatrice de l'UNFPA (Fonds des Nations unies pour la population). Médecins Sans Frontières (MSF), quant à eux, précisent que la moitié des viols déclarés concernent des petites filles. Assise sur un tapis dans une cahute de bambous qui lui sert d'abri, Yeasmin Ara, 15 ans, est prostrée. Quasi mutique. Sa mère, Ayesha Khatun, parle pour elle. « Sept militaires sont venus dans notre maison, ils ont pris ma fille. Mon mari s'est interposé alors ils l'ont tué devant nos yeux. Ils ont emmené ma fille dans la jungle et l'ont violée un à un. Je l'ai retrouvée nue, quelques heures après, inconsciente. » Chaque Rohingya a vu au moins une personne de sa famille mourir. ○ ○ ○

Cherine et Anwara reviennent de chez le médecin : se nourrir et se soigner sont la priorité des femmes dans les camps de réfugiés.





À Kutupalong, deux jeunes filles se réfugient sous leur tente pour se protéger de la pluie.

○ ○ ○ Chacun connaît une femme violée. Au fil de leurs histoires, l'horreur est toujours plus forte. Cachée dans l'obscurité de sa tente, Rajuma reste traumatisée. Le haut de son crâne est rasé. Une plaie cicatrise. Son menton aussi porte les stigmates des violences. « Je fuyais avec mon bébé dans les bras. Ils m'ont rattrapée. Ils m'ont arraché mon fils et l'ont lancé dans les flammes... Il avait seulement 1 an et demi... » Elle enfouit son visage dans son voile. Elle sanglote. « J'ai tenté d'aller le chercher, mais ils m'ont retenue... Dès que je vois un militaire aujourd'hui, j'ai peur, j'ai si peur. J'imagine qu'ils vont me tuer. Je rêve de mon fils, je ne peux pas dormir, je n'arrive pas à manger. J'aurais dû mourir à sa place. » Dans cette chasse inhumaine que n'a toujours pas dénoncée la prix Nobel de la paix Aung San Suu Kyi, cheffe du gouvernement birman, mais qu'Emmanuel Macron qualifie de « génocide en cours », cette jeune femme de 20 ans à peine a perdu son bébé, sa mère, son frère, sa sœur et plusieurs proches. Onze membres de sa famille au total. Et comme les atrocités n'en finissent jamais, les militaires l'ont violée.

“
**CES FEMMES
 ROHINGYAS
 PARLENT,
 C'EST DÉJÀ UN
 ACTE DE
 RÉSILIENCE.**
 ”

CINDY SCOTT,
 PSYCHOLOGUE POUR MSF

En quelques semaines, le Bangladesh est devenu le refuge de ces suppliciées. Les camps se multiplient à quelques kilomètres de la frontière birmane. Des milliers de femmes longent les routes pour mendier. Leur ventre gronde. Dans leur fuite, elles ont dû donner leurs bijoux et leurs affaires personnelles aux nombreux passeurs. Elles n'ont plus rien. Les autorités bangladaises s'organisent, dans le chaos des nouvelles arrivées. À l'hôpital Sadar de Cox's Bazar, des unités entières sont dédiées aux Rohingyas. Ici, sur ces

Au Bangladesh, les camps de réfugiés rohingyas s'étendaient sur 800 hectares. En octobre, les autorités locales en ont alloué 400 de plus.



Les nouveaux arrivants attendent de se faire enregistrer et de se voir attribuer une place.



KAMILA STEPHEN

lits crasseux, les malades tentent de trouver un peu de réconfort à l'abri des pluies torrentielles de la mousson d'octobre. Les membres sont blessés ; les chairs, scarifiées, par des balles ou des brûlures. Les âmes, brisées. Dans les camps, les ONG doivent faire face tandis que, découragé par la Chine, le Conseil de sécurité de l'ONU a renoncé à une résolution, n'adoptant, le 6 novembre, qu'une déclaration conjointe qui condamne la violence ayant poussé les Rohingyas à fuir. « Nous formons depuis plusieurs mois des sages-femmes et des médecins afin de les aider à accompagner les victimes de viols et de violences », explique Saba Zariv. Dans le centre de première urgence de Kutupalong, la docteure Tasnim, gynécologue, a dû s'adapter. « Quand des femmes enceintes arrivent, je commence par leur demander si elles ont été violées. Ensuite, nous les soignons, nous leur donnons un traitement médical. » Mais l'aide est bien plus que médicale. « Il faut que ces femmes se sentent en confiance. Nous devons leur garantir anonymat et intimité. J'essaie de les rassurer, de leur expliquer qu'elles sont en sécurité, qu'elles doivent prendre soin de leur corps, je leur donne quelques règles d'hygiène aussi », développe celle qui vient d'aider un bébé rohingya à naître quelques heures auparavant. Elle peine à cacher ses émotions. « En tant que femme, cela me brise le cœur de voir ça. Les enfants sont les plus beaux cadeaux que Dieu puisse nous offrir. Mais, ici, dans quelles conditions vont-ils vivre ? Ces mères sont seules, elles ont perdu leur famille... » Si des miracles comme ce bébé arrivent, la réalité et les conditions désastreuses les rattrapent vite. « Les femmes sont isolées. Elles ne peuvent pas aller aux toilettes la nuit, car elles prendraient trop de risques. Sans lumière pour les éclairer, elles sont des proies faciles pour les hommes d'ici, voire pour les passeurs. Elles risquent de faire l'objet de trafic d'êtres humains », s'inquiète la coordinatrice de l'UNFPA. Les associations craignent aussi des naissances dues à ces nombreux viols. Certaines proposent un avortement, si les victimes le souhaitent.

« On sait que pour aider une femme à se remettre d'un viol, il faut la prendre en charge dans les soixante-douze heures. Or ces femmes ont dû marcher parfois jusqu'à quinze jours. Puis, elles ont été arrêtées par les militaires bangladais pour être contrôlées et enregistrées avant d'entrer dans les camps. Alors quand elles arrivent enfin, elles ont des besoins vitaux, comme manger, boire, se laver. Elles n'ont pas le temps de penser à leur souffrance intérieure », se désole Cindy Scott, psychologue qui gère le pôle santé mentale pour MSF dans les camps. Elle voit défiler des victimes, qu'elle appelle « survivantes ». « Certaines me disent qu'elles deviennent folles. Je leur explique que non, que c'est un processus normal. » Et d'avouer : « Je travaille depuis longtemps dans des pays en guerre, mais le drame des Rohingyas est l'une des pires catastrophes humanitaires que j'ai connues. Ces femmes ont vu et subi l'horreur. L'une d'elles m'a raconté que les militaires avaient lâché des chiens devant elle pour manger les têtes des hommes qu'ils venaient de décapiter. D'autres m'ont dit qu'ils avaient violé des femmes handicapées. Mais elles sont beaucoup plus fortes que moi. Elles parlent, c'est déjà un acte de résilience. »

Mahmuda Khatun est de celles-ci. De celles qui veulent avancer et dépasser ces cruautés. Depuis quelques semaines, elle travaille comme bénévole dans un centre réservé aux femmes. Elle parle peu de ce qu'elle a vécu, de son enfant disparu ou de ses filles violées. Elle préfère aider les autres. Alors la journée, elle déambule dans les camps pour informer, pour que la parole se libère et que les victimes ne se sentent plus coupables des viols qu'elles subissent. Elle n'a pas encore croisé Nassima, ni même Yeasmin Ara et Rajuma. Mais elle le promet. Dans quelques jours, elle ira à leur rencontre... ■

* Le prénom a été modifié.



Le 18 octobre 2017, 10 000 Rohingyas sont arrivés au Bangladesh après de longues journées de marche. Beaucoup d'enfants souffrent de malnutrition.

LES ENFANTS DE L'EFFROI

Ils jouent dans la boue, ils courent dans les allées glissantes, ils s'amuse avec des sacs plastique ou sur les ponts de bambou construits à la hâte pour faire face aux inondations causées par la mousson. Dans les camps du Bangladesh, 60 % des réfugiés sont des enfants, selon l'Unicef. Malgré la crise humanitaire, ils tentent de garder leur innocence. Mais ils ont assisté au pire. Leurs parents sont morts, sous leurs yeux pour certains. Comme le dit le directeur général de l'Unicef, Anthony Lake, ces enfants sont « en enfer » : « Plusieurs petits Rohingyas réfugiés au Bangladesh ont été témoins de scènes qu'aucun enfant ne devrait jamais voir. » Il ajoute que « leurs estomacs seront plus faciles à remplir que leurs cœurs ». Il n'est pas rare d'en croiser portant des bébés sur leur dos, essayant de trouver de quoi les nourrir. Un enfant sur cinq souffre de malnutrition. Et les conditions désastreuses dans lesquelles ils vivent font craindre le pire. Avec le ministère de la Santé du Bangladesh, l'Unicef a mené une campagne de vaccination d'urgence afin de prévenir l'apparition de maladies. D'autres associations leur apportent, comme aux femmes violées, une aide psychologique.

ONU : LE MONDE DU SILENCE

La plupart des conflits entre les religions en Birmanie remontent à la Seconde Guerre mondiale, lorsque les bouddhistes soutenaient les Japonais, et les chrétiens et les musulmans, les Alliés. Puis sous la junte, craignant une révolte du peuple, les militaires trouvèrent un bouc émissaire : les musulmans. Accusés d'être de perpétuels migrants illégaux, ils seront considérés comme des citoyens de seconde zone durant des décennies, devenant même des apatrides. Malgré les persécutions et les exactions, l'ONU est souvent restée silencieuse et impuissante. La Chine, principal soutien du gouvernement birman, vient même de mettre son veto à des sanctions. En effet, l'accès à l'Arakan, région dans laquelle ils sont installés depuis longtemps, est essentiel pour ses projets économiques et le sol regorge de matières premières : pétrole, gaz, titane ou aluminium. CQFD.